

MON AMI BABOLIN

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

De Madame Achille COMTE et M. Louis MONROSE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASÉ-DRAMATIQUE,
le 13 Mai 1851.

PERSONNAGES.

BABOLIN (Premier comique).....
DELMAS (Premier rôle).....
LE VICOMTE DE MILA (Jeune premier).....
ALICE, femme de Delmas (Premier rôle, jeune).....
MARIE, sœur de Delmas (Ingénue).....
Un Domestique.....

ACTEURS.

MM. NUMA.
BLONDEL.
LAFONTAINE.
M^lles RIQUIER.
BODIN.

La scène est à Neuilly, chez Delmas.

S'adresser, pour la musique, à M. JUBIN, chef de copie de musique, au Théâtre.

Porte au fond. — Portes latérales; à droite, une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALICE, MARIE.

(Alice tient à la main une broderie, Marie est assise devant un piano.)

MARIE, *finissant une romance commencée.*

- Et puis de ma Bretagne,
- Le soleil est si beau ! »

(Elle se retourne vers Alice qui a l'air rêveur.)

- Et puis de ma Bretagne..... »

(Elle se retourne de nouveau.) Alice ! Alice !

ALICE, *sortant de sa rêverie.* Petite sœur ?

MARIE, *reprenant.*

- Et puis de ma Bretagne... »

ALICE. Oui, oui, oui.

MARIE. Comment, tu me pries de chanter ? et, quand j'ai fini, tu me dis oui, oui, oui ! c'est encourageant. Qu'est-ce que je viens de chanter ? Les *Hirondelle*, ou le *Chant du départ* ? *(Se levant.)* Voyons, qu'est-ce que tu as ?

ALICE. Moi, rien !

LE DOMESTIQUE, *entrant.* Le vicomte de Mila demande s'il fait jour chez Madame.

ALICE. Le vicomte de Mila ? Je ne le connais pas, et toi, Marie ?

MARIE. Moi non plus.

ALICE, *se levant.* Dites que je ne puis recevoir en ce moment. *(Le domestique sort (1).)*

MARIE. Pourquoi donc congédier ainsi ce monsieur ?

ALICE. Parce que mon mari n'est pas là ; il est allé au-devant de son ami Babolin.

MARIE. Il n'est pas là... il n'y est jamais.

ALICE, *soupirant.* C'est vrai.

MARIE. Et voilà la cause de ta tristesse, n'est-ce pas ?.. eh bien ! il faut le gronder.

ALICE. Je n'ai pas le droit de me plaindre.

MARIE. Comment, tu n'as pas le droit... ?

ALICE. Il y a un an, quand j'ai épousé ton frère, je ne lui ai donné ma main qu'à une condition : c'est que chacun de nous vivrait à sa fantaisie. Si nos goûts se rencontrent, rien de mieux ; nous les suivons ensemble. Mais dans le cas contraire, chacun de nous doit respecter la volonté de l'autre ; et tu comprends... ?

MARIE. Je comprends que voilà une condition fort étrange.

1 M. A.

ALICE. Ah ! c'est qu'alors j'étais encore sous l'impression d'un grand chagrin.

MARIE. Toi ? mais explique-moi au moins...

ALICE. Tu me promets le secret ?

MARIE, étendant la main. C'est promis.

ALICE. Un an avant mon mariage, j'étais à Florence, jeune, riche, et entre nous, assez coquette, vingt jeunes gens me faisaient la cour, un seul excepté. Celui-là m'aimait sincèrement et se taisait. Moi, je n'avais pas d'amour pour lui, mais assez d'estime et d'amitié, pour souffrir de son chagrin. Dans l'espoir qu'il m'oublierait, en ne me voyant plus, je partis un matin à l'insu de tous, de Georges surtout.

MARIE. Il s'appelait Georges ?.. C'est un joli nom.

ALICE. Je ne devais plus le revoir !

MARIE. Il se brûla la cervelle ?

ALICE. Non.

MARIE. Il se perça le cœur d'un coup de poignard ?

ALICE. Non.

MARIE. Ah !.. il s'est asphyxié ?

ALICE. Rien de tout cela.

MARIE, désappointée. Bah ?

ALICE. Un fat m'avait insultée, calomniée ; Georges se battit... et il paya son dévouement. . de sa vie.

MARIE. Pauvre jeune homme ! il me semble que je l'aurais aimé, moi.

ALICE. Revenue en France, je renonçai au monde, à la coquetterie. Plus tard, ton frère demanda ma main ; je crus faire un mariage de convenance, et je l'épousai, à la condition que je l'ai dite. Mais, je m'étais trompée, Marie, mon cœur, fermé jusque-là, s'est ouvert à l'amour ; et aujourd'hui j'aime, et ne suis point aimée.

MARIE. Pauvre Alice !.. mais il ne faut pas être triste !.. il faut aller dans le monde, et rendre ton mari jaloux.

ALICE. Oh !.. c'est un moyen bien dangereux.

MARIE. C'est le seul, ma chère.

ALICE. Mais qui a pu t'apprendre ?..

MARIE. Est-ce qu'on apprend ces choses-là ?.. c'est dans le sang, et c'est le bon sens qui nous les enseigne !

Air du Château perdu.

Rendre un mari bien jaloux, est-ce un crime ?
L'inquiéter, le troubler chaque jour,
C'est naturel, c'est même légitime ;
Je dirai plus, c'est presque de l'amour.

(Alice fait un mouvement.)

Oui, de l'amour, car, d'après mon système,
On ne s'émeut que pour l'objet chéri ;
Le tourmenter, c'est lui prouver qu'on l'aime,
Et je le sens, j'aimerais mon mari !

(Remontant.) Ah ! mon Dieu ! comme il pleut !

ALICE, passant à gauche. Mon mari a bien fait de prendre le coupé pour lui et son ami Babolin.

MARIE, redescendant. Tu connais M. Babolin, n'est-ce pas ?

ALICE. Je crois l'avoir vu une fois ou deux, mais je m'en souviens à peine.

MARIE. Comment ! tu as vu M. Babolin, et tu as pu l'oublier ? Oh ! je m'en souviens, moi ! et j'y pense, j'y pense souvent.

Air le Premier pas.

Je pense à lui

Lorsque pour me distraire

J'ouvre Daumier, Granville ou Gavarni,

Lorsque je vois un vieux célibataire

Bien égoïste, avec l'air débonnaire,

Je pense à lui ! (bis.)

ALICE, riant. Quel portrait !..

MARIE. Il n'est qu'esquissé ; mais, tiens, voici qui le complète. (Prenant une lettre sur la table.) La lettre qu'il écrivait hier à ton mari pour lui annoncer son arrivée ; écoute-le parler : « Mon tendre ami,

« ton aimable invitation m'a causé... la plus vive
« contrariété. Songe donc, tu me déranges, tu révolutionnes mes habitudes, tu m'arraches à
« mon cercle, et tu veux que je sois content. Ce-
« pendant, tu m'assures que ton ménage est un
« ménage modèle ; que les cris, bouderies, tra-
« casseries, scènes de jalousie... bref, que tout ce
« qui pourrait me rappeler ma défunte, est étran-
« ger à tes pénates ; enfin, tu me jures que je ne
« serai pas forcé d'être aimable, que je ne man-
« gerai qu'à mon appétit et que je me coucherai
« quand je voudrai..... Tout cela a vaincu mes
« scrupules, et j'irai passer à Neuilly la journée
« de demain. — Bonne nuit, et bien des choses
« chez toi. — Post-scriptum. Si j'avais prévu la
« longueur de ma réponse, tu peux être sûr que
« je ne t'aurais pas répondu.

« Ton affectionné,

BABOLIN. »

ALICE. Quel original !

MARIE. C'est un égoïste, voilà tout.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BABOLIN.

(Babolin paraît à la porte du fond, mouillé, trempé, grelottant, une petite valise sous le bras.)

BABOLIN. M. Delmas, s'il vous plaît ?

MARIE ET ALICE. Qu'est-ce que c'est que ça ?

MARIE. Qui demandez-vous, Monsieur? qui êtes-vous?..

BABOLIN. Babolin, rentier, ami de Delmas, invité par lui, à venir passer à la campagne une journée agréable.

ALICE, riant. Se peut-il?

MARIE, riant. Oh! je vous reconnais, maintenant! Ah! ah! comme vous voilà fait!.. il ne pleut pourtant plus.

BABOLIN, grelottant. Une simple pluie d'orage, je n'en ai pas perdu une goutte, j'ai reçu la dernière en entrant sous le pérsityle.

MARIE. Ce pauvre monsieur Babolin!.. ah! ah!

BABOLIN, les regardant rire. Je vous remercie de l'intérêt... (Les rires continuent, à part.) Il n'y a qu'au village où l'on trouve cette franche gaieté... (Haut.) Est-ce que Delmas n'a pas reçu...

MARIE. La pluie?

BABOLIN. Non, une petite... une longue lettre, que...

ALICE. Pardon... et il est allé vous attendre sur la route avec sa voiture.

BABOLIN. Ce cher ami. Le temps était superbe, et j'ai eu.... l'heureuse idée de venir à travers champs; mais, je ne puis, décemment, rester dans cet état-là...

MARIE. Voulez-vous la robe de chambre de Jules?

BABOLIN. Oh! j'ai tout prévu. (Montrant sa valise.) J'ai là tout ce qu'il me faut. Il ne me reste plus qu'à savoir où je pourrai... sans gêner personne, changer de... tout.

ALICE, montrant une porte, deuxième plan, à gauche. Ici, monsieur Babolin.

BABOLIN. Vous permettez?

MARIE. Allez, allez vite, monsieur Babolin.

BABOLIN. Je reviens dans l'instant. (Il sort par la gauche, en grelottant.)

SCÈNE III.

ALICE, MARIE.

MARIE. Ce pauvre M. Babolin!.. son entrée n'a pas été heureuse. C'est égal! je ne suis pas fâchée de cette visite; c'est une figure nouvelle, cela nous amusera quelques heures.

ALICE. Tu t'amuses de tout.

MARIE. Et toi de rien.

ALICE. Cela prouve que tu es plus heureuse que moi.

MARIE. Moi, heureuse? mais tu oublies que je suis presque une vieille fille!.. et qu'à dix sept ans on a ses petits secrets.

ALICE. Un secret... toi!.. conte-moi donc...

MARIE. Tu sauras que, depuis un mois, tous les

jours, à la même heure, un jeune homme passe sous ma fenêtre, s'y arrête longtemps, soupire et disparaît.

ALICE. Et, tous les jours, tu te trouves à ta fenêtre, à la même heure... par hasard.

MARIE. Mon Dieu, oui.

ALICE. Et il ne t'a jamais parlé?

MARIE. Oh! jamais.

ALICE. Mais enfin, quel est ce jeune homme?.. que fait-il?

MARIE. Je ne sais pas, moi.

ALICE. On le nomme?

MARIE. Je n'en sais rien.

LE DOMESTIQUE, entrant. Le vicomte de Mila...

ALICE. Encore?..

MARIE. Nous n'y sommes pas.

LE DOMESTIQUE. Le vicomte m'a dit de prévenir Madame qu'il se promènera dans le jardin, jusqu'à ce qu'il plaise à Madame de le recevoir.

ALICE. Eh bien!.. qu'il se promène. Allez. (Le domestique sort.) Cette insistance commence à devenir plus qu'étrange.

MARIE, qui est remontée vers la fenêtre de droite. Ah! mon Dieu!

ALICE. Qu'est-ce donc?

MARIE. Je ne me trompe pas!.. c'est lui... c'est bien lui!..

ALICE. Qui, lui?

MARIE. Le vicomte de Mila.

ALICE. Tu le connais donc?

MARIE. Mais, c'est mon amoureux.

ALICE. Le jeune homme de la fenêtre?

MARIE. Lui-même, ma chère, il faut le faire entrer, et je vais...

ALICE. Y penses-tu?... après sa conduite! en l'absence de mon mari!..

MARIE, subitement. Quelles idées!..

ALICE. Qu'est-ce?

MARIE. Dans deux minutes, le vicomte sera ici, dans dix, je saurai à quoi m'en tenir sur l'amour qu'il a pour moi. Et cela, sans que tu sois en rien compromise.

ALICE. Comment?

MARIE. En me faisant passer pour toi, pour une femme mariée.

ALICE. Je ne comprends pas...

MARIE. C'est pourtant bien simple; si le vicomte m'aime avec fureur, avec frénésie, comme on aime à... être aimée, enfin... il se cabrera; il sera d'une témérité... charmante, il me proposera de m'enlever, de tuer mon mari... enfin, tout ce qu'on propose quand on aime... et j'arrêterai le scandale en le désabusant. Si, au contraire, il s'agit d'un amour chétif et bourgeois, je le mettrai à la porte en lui riant au nez, le plus doucement possible.

ALICE. J'ai bien peur que tu ne fasses quelque folie?

MARIE. Laisse-moi faire, je réponds de tout.

ALICE. Soit, mais, j'aurai l'œil sur vous. (*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE IV.

MARIE, puis LE VICOMTE DE MILA.

MARIE, *appelant*. Pierre !.. allez dire au vicomte de Mila qu'on l'attend ici. Il va venir ! Allons, bon ! voilà que j'ai peur, maintenant... Qu'est-ce qu'il va me dire ? qu'est-ce que je lui dirai ?.. oh ! mais, j'ai très-peur, j'ai bien envie de m'en aller. (*Mila entre par la fenêtre de droite. Marie pousse un petit cri. Mila lui fait un salut très-respectueux.*)

MILA. Je suis peut-être indiscret ; mais je ne pouvais rester plus longtemps sans vous voir ; et, comme on me refusait la porte, j'ai pris la liberté...

MARIE. D'entrer par la fenêtre ?

MILA. Oui, Madame.

MARIE, *à part*. Madame ? (*Haut.*) Au risque de vous casser le cou, Monsieur ?

MILA. Voilà une crainte dont je suis bien heureux, Madame.

MARIE. Au risque de me compromettre ?

MILA. Comme j'ai l'intention de vous compromettre encore davantage, cela n'a pas dû m'arrêter, Madame.

MARIE, *à part*. Toujours Madame ? c'est sans doute par respect. (*Haut.*) Mais, Monsieur...

MILA. Madame, je n'ai ni le temps ni la volonté de faire des détours ; depuis un mois, je vous connais, et, depuis un mois, je vous aime ; tous les jours, à la même heure, je passe sous votre fenêtre ; et, tous les jours, à la même heure, vous avez eu la bonté de vous y trouver.

MARIE. Monsieur, croyez bien...

MILA. Cette complaisance m'a enhardi et enflammé davantage ; j'ai frappé à votre porte. On ne m'a pas ouvert ; alors, j'ai pris un autre chemin pour venir vous dire ceci : je suis le vicomte de Mila, j'ai trente ans, soixantemille livres de rentes, un amour insensé pour vous ; et le plus inopiné besoin de vous entendre dire qu'il ne vous déplaît pas trop et que vous le partagerez peut-être un jour.

MARIE. Tout cela est fort bien, Monsieur ; mais il y a une chose que vous ignorez sans doute ?

MILA. Laquelle, Madame ?

MARIE. C'est que je suis mariée, Monsieur ?

MILA, *tranquillement*. Je le sais, Madame ?

MARIE, *ébahie*. Hein !

MILA. Je le sais...

MARIE. Et vous avez l'audace ?

MILA. Je me suis fait ce raisonnement : Ou madame Delmas aime son mari ou elle ne l'aime pas ?..

Si elle l'aime, je sortirai la tête la première par la fenêtre, que j'ai escaladée.

MARIE. Hein ? comment...

MILA. Si elle ne l'aime pas, je lui demanderai, pour moi, l'amour qu'elle n'a pas pour lui ; à force de soins et de respect, je finirai par l'obtenir ; j'élèverai madame Delmas et je serai le plus heureux des hommes. Tout cela ne vous semble-t-il pas logique et raisonnable ?

MARIE. Et surtout très-moral...

MILA. Je vous avouerai, Madame, que je n'ai jamais eu de prétention de ce côté.

MARIE. Je m'en aperçois.

MILA. Par quel chemin dois-je sortir, Madame ? Est-ce par la porte, ou...

MARIE. Avant de vous répondre, Monsieur, il est quelqu'un que je désire consulter.

MILA. Une amie, sans doute ?

MARIE. Non ; un ami, en qui j'ai pleine confiance, et, sans le consentement duquel, je ne puis rien, Monsieur.

MILA. Ah ! et quel est cet ami, Madame ?

MARIE. C'est M. Delmas, Monsieur.

MILA. Plait-il, Madame ?

MARIE. M. Delmas a sur moi plein pouvoir, vous le savez ; et, s'il consent...

MILA. C'est-à-dire que vous voulez que je sorte par... (*Montrant la fenêtre.*)

MARIE. Par où vous voudrez, Monsieur..

MILA. Mais, Madame...

MARIE, *saluant*. Monsieur !

Air de *Daranda*.

Adieu, Monsieur, le devoir me réclame,

(*A part.*)

Allons, je sais ce que je veux savoir.

MILA.

Comment ? déjà ? veuillez au moins, Madame...

MARIE.

Mais revenez, vous saurez tout ce soir.

MILA.

Ah ! dites-moi...

MARIE.

Non, prenez patience, Mais plus longtemps je ne saurais rester.

MILA.

Encore un mot !

MARIE.

Delmas de mon absence, Avec raison pourrait s'inquiéter.

ENSEMBLE.

MARIE.

Adieu, Monsieur, le devoir me réclame ;

Allons, je sais ce que je veux savoir.

Vous comprenez les devoirs d'une femme ;

Mais revenez ; vous saurez tout ce soir.

MILA.

Eh quoi, déjà le devoir vous réclame ?
Je ne sais pas ce que je veux savoir.
J'attendrai donc pour vous plaire, Madame,
J'obéirai, je reviendrai ce soir.

SCÈNE V.

MILA, puis BABOLIN.

MILA. Qu'est-ce que je vais faire, moi?.. Dois-je me jeter par... Ah! non, au fait; je lui ai dit que je reviendrais ce soir.

BABOLIN, *il a changé de costume, sans voir le vicomte. Ça va un peu mieux... et je n'éprouve aucune fatigue de la route. Il est vrai que le bain délasse, même quand il n'est pas prévu. C'est égal, je vais toujours m'étendre... pendant deux ou trois heures...*

MILA, *à part.* Quel est ce monsieur?

BABOLIN, *prépare deux chaises pour lui; apercevant le vicomte.* Tiens! M. le vicomte de Mila? ça va bien?..

MILA. Vous à Neuilly?.. vous!.. ailleurs qu'au cercle ou que chez vous? par quel hasard?

BABOLIN. Mon Dieu! j'ai sacrifié, pour aujourd'hui, mes habitudes à l'amitié. Mais, vous? monsieur le vicomte, vous connaissez donc Delmas?

MILA. Non, mon cher, non, je n'ai pas cet honneur; je suis venu...

BABOLIN. Pour affaires? et vous attendez Delmas? asseyez-vous donc, il ne tardera pas à rentrer. Moi, je suis venu pour me distraire, m'amuser, respirer l'air à mon aise. Vous ne voulez pas vous as...

MILA, *l'empêchant de s'asseoir.* Dites-moi, vous connaissez beaucoup M. Delmas?

BABOLIN. Il y a longtemps! ah! c'est un ami! du temps de madame Babolin, il était toujours à la maison... il y déjeunait, il y dînait... il... Ah! c'est un bien bon ami. Eh bien! malgré ça, si (d'après ce que m'a dit Delmas et les renseignements que j'ai pris) je n'avais pas été convaincu de la bonne harmonie qui règne céans, je n'aurais pas eu le plaisir de vous y rencontrer, mon cher vicomte.

MILA. Pourquoi donc cela?

BABOLIN. Parce que je n'aime pas à déranger le monde. Un tiers est incommode, dans une maison où l'on tient querelle ouverte. Pourquoi donc gêner les gens? Et puis ces choses-là me rappellent le temps où je goûtais les joies de l'hyménée, et je vous avouerai franchement, qu'en dépit du proverbe : je ne sais pas compatir aux maux que j'ai soufferts!.. Mais pourquoi ne vous asseyez...

MILA, *vivement.* Mon cher Babolin!

BABOLIN. Monsieur le vicomte?

MILA. C'est le ciel qui vous amène ici.

BABOLIN, *riant.* Il aurait pu se dispenser de m'y amener... par eau.

MILA. Voulez-vous me rendre un grand service?

BABOLIN. Contrairement à mes habitudes, je dis oui, sans savoir de quoi il est question; mais vous êtes mon parrain... c'est vous qui m'avez présenté... au cercle...

MILA. Justement!.. il s'agit de me présenter à M. Delmas.

BABOLIN. Volontiers... mais pourquoi ne vous présentez-vous pas vous-même? n'êtes-vous pas venu pour le voir?

MILA. Non, je vous l'ai dit, je ne le connais pas; je suis venu voir sa femme.

BABOLIN. Ah! et de quelle part?

MILA. Mais... de la mienne.

BABOLIN. Et madame Delmas vous a reçu?

MILA. J'ai eu l'honneur de lui faire ma cour.

BABOLIN. Comment l'entendez-vous?

MILA. Elle est charmante, madame Delmas.

BABOLIN. Ah! mon Dieu! est-ce que vous en seriez amoureux?

MILA. Pourquoi pas?

BABOLIN. Pourquoi pas! (*A part.*) Il est ravi-sant avec son pourquoi pas. (*Haut.*) Et son mari, donc? a-t-on jamais vu, il est ra...

MILA. Mais, mon cher ami, les maris n'ont rien à voir là dedans, vous le savez mieux que personne...

BABOLIN. Il n'est pas question de moi; mais vous plaisantez, n'est-ce pas? vous avez voulu rire?

MILA. Mais non... et puisque j'ai commencé, vous saurez tout.

BABOLIN, *faisant un pas.* Je ne veux rien savoir! et je retourne à Paris.

MILA, *le retenant.* Eh bien! oui, j'aime madame Delmas; et vous pouvez me servir dans cette affaire.

BABOLIN. Vous vous adressez bien! moi, l'ami de son mari!

MILA. N'êtes-vous pas le mien?

BABOLIN, *embarrassé.* Sans doute, c'est un honneur, un honneur dont.... un honneur que.... mais laissez-moi retourner à Paris.

MILA. Oh! vous ne partirez pas.

BABOLIN. Alors, laissez-moi m'asseoir.

MILA. Non pas, vous ne m'écouteriez plus.

BABOLIN. Eh bien, je vous écoute... ainsi, vous voulez... (*Riant aux éclats.*) Ah! ah! ah! je me trouve bien bon!.. j'ai la bêtise de croire!.. Je me trouve bien bon! voyons, avouez que c'est une plaisanterie, une charge... avouez-le?.. faites ça pour moi. Comme si je ne savais pas que madame Delmas est un ange de candeur et de pureté, son mari me l'a dit! c'est une Lucrece, vicomte; une

Lucrèce et une Cornélie... Cornélie, vous savez, celle qui disait : voilà mes bijoux. Eh bien ! c'en est une... son mari me l'a dit... et vous irez...

MILA. Oh ! parlez, parlez encore ! tout ce que vous me dites là ne fait qu'augmenter...

BABOLIN, à part (1). Allons, bon !... je veux l'éteindre et voilà que je l'enflamme de plus belle ! oh ! il n'y a pas à hésiter. (*Haut.*) Monsieur le vicomte, j'en suis désolé, mais je vous prie de recevoir mes salutations respectueuses. Je pars décidément pour Paris... je pars tout de suite.

DELMAS, du dehors. Où est-il ? où est-il ? ce cher Babolin !

BABOLIN. Ah ! Delmas ! trop tard ! il ne me reste plus qu'à m'asseoir.

MILA, l'arrêtant. Silence, surtout ! et rappelez-vous votre promesse. (*Delmas paraît au moment où Babolin va s'asseoir et le presse dans ses bras.*)

SCÈNE VI.

BABOLIN, MILA, DELMAS.

DELMAS, sans voir le vicomte. Ah ! mon ami, que je suis aise de te voir ! tu t'es donc enfin décidé à venir passer quelques jours avec nous ?

BABOLIN. Quelques jours ? Ah ! non, non... un jour, un jour seulement. (*A part.*) C'est bien assez.

DELMAS. Allons donc ! (*Apercevant Mila, avec étonnement.*) Monsieur le vicomte ?

BABOLIN, satisfait. Tu connais Monsieur ?

DELMAS, De vue, seulement ; comme voisin.

MILA, bas, à Babolin. Présentez-moi donc ?

BABOLIN, de même. Puisqu'il vous connaît.

MILA, de même. Non, j'y tiens... et vous n'avez pas le droit de me refuser.

BABOLIN, de même. Au fait, un parrain...

DELMAS. Par quel hasard, Monsieur ?

BABOLIN, sur un signe de Mila. Mon cher ami, c'est monsieur le vicomte de Mila, mon parrain... du cercle... je te le présente.

MILA. Oui, Monsieur, je suis heureux de vous faire ma première visite, sous les auspices de mon ami Babolin.

BABOLIN. Oui, oui, oui ! (*A part.*) Que le diable l'emporte !

DELMAS. Soyez le bien venu, Monsieur ; vous ne pouviez avoir de meilleur introducteur que ce bon, cet excellent Babolin.

BABOLIN, à part. Fais-moi des compliments, toi !..

DELMAS. Ma femme aura, j'en suis sûr, le plus grand plaisir à vous recevoir.

A B. M.

BABOLIN, à part. Va, mon bonhomme, mets-toi dans la vase.

MILA. Monsieur, je vous suis fort obligé de votre bon accueil, et...

DELMAS. Ah ! voici madame Delmas qui vient le ratifier.

BABOLIN, à part. Le malheureux ! et dire que j'étais comme ça, quand j'étais marié.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ALICE, puis MARIE.

DELMAS. Ma chère amie, je vous présente M. le vicomte de Mila, notre voisin.

ALICE, saluant. Monsieur... (*Regardant le vicomte, à part.*) Georges !

MILA, de même. Alice !

DELMAS. Qu'est-ce donc ?

ENSEMBLE.

Air du *Dieu et la bayadère.*

MILA.

Ma surprise est extrême !

Que veut dire ceci ?

C'est Alice elle-même

Que je retrouve ici !

DELMAS.

Ma surprise est extrême !

Que veut dire ceci ?

Il faut à l'instant même

Que tout soit éclairci !

ALICE.

Ma surprise est extrême !

Que veut dire ceci !

C'est Georges ! c'est lui-même

Que je retrouve ici !

BABOLIN.

Ma surprise est extrême !

Quel tracas ! quel ennui !

Il faut qu'à l'instant même

Je m'esquive d'ici !

DELMAS. Vous connaissez ma femme, monsieur le vicomte ?

MILA. Oui, j'ai cet honneur.

MARIE, entrant du fond, à gauche. Mon frère, le billard est découvert, et ces messieurs...

MILA, à part. Son frère ?

BABOLIN, bas. Hum ! hum !

DELMAS, à part. C'est singulier.

MARIE. Venez-vous, monsieur Babolin ?

BABOLIN, revenant à lui. Hein ! oui, voilà.

MILA, à part. Elle est libre ! (*A Marie.*) Eh ! quoi, Mademoiselle, vous me trompiez ?

MARIE, de même. Il le fallait... vous saurez tout.

BABOLIN, *les observant*. Il chuchote avec la sœur... c'est affreux !

DELMAS. J'aurai l'honneur de vous rendre votre visite, monsieur le vicomte.

BABOLIN, *à part*, tâchant de s'esquiver. Si, pendant que personne ne me voit, je pouvais...

DELMAS. Babolin ?

BABOLIN. Hein ?.. quoi ?.. plait-il, mon ami ?

DELMAS. Va m'attendre au billard avec Marie ; j'ai un mot à dire à ma femme.

BABOLIN, *à part*. Bon ! voilà la grêle qui va commencer.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Le vicomte sort d'un côté. Marie et Babolin de l'autre.)

SCÈNE VIII.

ALICE, DELMAS (4).

ALICE, *à part*. Marie avait raison, tantôt, et, puisque le hasard me sert, je veux suivre ses conseils. (Haut.) Vous n'allez pas rejoindre votre ami Babolin ?

DELMAS, *d'une voix sévère*. Non, Madame, non ; je reste près de vous.

ALICE. Et quel est le motif de cette attention... délicate ?

DELMAS. C'est de vous prier de m'expliquer la cause de...

ALICE. De ?..

DELMAS. De l'émotion que vous avez laissée paraître en voyant le vicomte de Mila.

ALICE, *feignant de se troubler*. La cause de... mon émotion ?

DELMAS. Vous êtes troublée, Madame ?

ALICE. Monsieur ?

DELMAS, *s'animant*. Je vous prie de me répondre ; vous avez autrefois connu le vicomte ?

ALICE. Mais, Monsieur, vous me parlez sur un ton...

DELMAS. Madame, je vous demande si M. de Mila vous a fait la cour et si vous l'avez aimé ?..

ALICE. Pourquoi cette question ?

DELMAS. Parce que dans ce dernier cas, je ne le recevrais plus.

ALICE. Et si je ne l'avais pas aimé ?

DELMAS. Il serait le bien venu.

ALICE. Même s'il m'avait fait la cour ?

DELMAS. Sans doute !

ALICE, *piquée*. Et vous ne craindriez pas qu'il me la fit de nouveau ?

DELMAS. Mais, Madame, vous parlez là comme une coquette. Seriez-vous coquette ?

ALICE. C'est mon secret, Monsieur.

DELMAS. Enfin, Madame, il est certain que vous

4 A. D.

avez été émue ; mais, puisque vous vous obstinez à garder le silence, je sais ce qui me reste à faire.

ALICE. Et peut-on le savoir ?

DELMAS. Je vais rendre à M. de Mila sa visite, je lui demanderai la vérité à lui-même ; et, s'il vent se taire aussi, je saurai bien le forcer à parler. Madame, j'aurai l'honneur de vous revoir bientôt.

ALICE. Mais, Monsieur, c'est de la folie.

DELMAS. A bientôt, Madame.

Ensemble de *Chacun chez soi*.

DELMAS.

Puisque par ma douceur extrême, Je ne fais que vous offenser, C'est donc au vicomte lui-même Qu'à l'instant je vais m'adresser.

ALICE.

Au vicomte ?

DELMAS.

Parlez, vous dis-je ?

ALICE.

Monsieur !

DELMAS.

Parlez, j'écoute, eh bien ?

ALICE.

Eh quoi ? vous voulez...

DELMAS.

Je l'exige !

Qu'avez-vous à répondre ?

ALICE, *blessée, et après un temps*.

Rien !

ENSEMBLE.

ALICE.

De ce ton d'arrogance extrême.

Oui, j'ai le droit de m'offenser ;

Allez au vicomte lui-même

Allez, Monsieur, vous adresser.

DELMAS.

Puisque par ma douceur extrême

Je ne fais que vous offenser,

C'est donc au vicomte lui-même,

Qu'à l'instant je vais m'adresser.

SCÈNE IX.

ALICE, puis BABOLIN.

ALICE. Il a beau dire, il est jaloux !.. c'est égal, j'ai peut-être eu tort... quoiqu'après tout, le vicomte aime ma sœur... Je voudrais le voir, le faire prévenir de ce qui se passe... Mais par qui ?..

BABOLIN, *sortant de la chambre à gauche*. On me laisse là, sur mes jambes dans ce billard, où je joue tout seul depuis deux heures...

ALICE. Ah ! M. Babolin !..

BABOLIN. Madame ?

ALICE. Monsieur Babolin, c'est la première fois que j'ai le plaisir de vous recevoir, et...

BABOLIN. Oui, Madame, c'est la première fois que j'ai l'honneur et le plaisir... (*A part.*) Et j'espère bien que ce sera la dernière.

ALICE. Aussi, je ne sais comment aborder un sujet...

BABOLIN. Oh! vous n'y êtes pas forcée.

ALICE. Mais j'ai compté sur votre obligeance, pour...

BABOLIN. Madame, je vous avoue que je comprends peu... au reste, je ne tiens pas à...

ALICE. Eh bien! Monsieur, sachez qu'un grand danger nous menace!

BABOLIN. Nous menace? pourquoi cette première personne du pluriel?

ALICE. Moi surtout... mon mari...

BABOLIN, à part. J'aime mieux ça.

ALICE. Et j'ai pensé...

BABOLIN, inquiet. Vous avez pensé?..

ALICE. Que vous, son ami, le nôtre... permettez-moi ce mot...

BABOLIN. Madame, certainement que... mais...

ALICE, continuant. Vous ne refuseriez pas de nous venir en aide.

BABOLIN. Mais, Madame, je ne vois pas en quoi...

ALICE. Ah! Monsieur, votre bonté m'encourage et je vais tout vous dire.

BABOLIN. Non, j'aimerais mieux... ne rien savoir...

ALICE. Eh bien! puisque vous voulez tout savoir, apprenez que mon mari est sur le point de se battre... et j'ai compté sur vous...

BABOLIN. (4) Pour être son témoin? bien! bon! Il ne manquait plus que ça, moi, témoin? Jamais, Madame, jamais!..

ALICE. Ce n'est pas cela... Il faudrait...

BABOLIN. Je suis navré de vous refuser, Madame; mais vous ignorez sans doute que les lois punissent sévèrement ces actes de complaisance, et...

ALICE. Mais écoutez-moi donc!

BABOLIN. Les témoins sont responsables, Madame; on les traite devant les tribunaux, les témoins, on les assoit sur le banc des accusés, les témoins, et on les condamne très-bien, les témoins.

ALICE. Mais il ne s'agit pas d'être témoin, il s'agit au contraire de concilier, d'empêcher...

BABOLIN. Ceci serait plutôt dans mes cordes; mais je venais vous faire mes adieux; je parlais et...

ALICE. Et vous restez pour moi? ah! je ne m'étais pas trompée! merci, merci; vous seul pouvez empêcher un grand malheur, monsieur Babolin.

BABOLIN. Mais, Madame, votre mari est un démon et puis moi, je ne me suis jamais fourré dans ces machines-là... Ce n'est pas dans le cercle de mes habitudes.

ALICE. Aussi, croyez que je sais apprécier votre dévouement... mais, attendez, il vaut peut-être mieux...

4 B. A.

BABOLIN. Que je m'en aille?

ALICE. Au contraire. (*A elle-même.*) Oui, oui, c'est cela. (*Elle va à une table et écrit.*)

BABOLIN. Elle écrit à son mari... je préfère...

ALICE, écrivant. Vous serez notre sauveur à tous.

BABOLIN. Le vicomte a été bien imprudent, Madame, et vous-même...

ALICE. Que voulez-vous, je n'ai pas été maîtresse de moi...

BABOLIN. Ah!

ALICE. Et si je vous expliquais...

BABOLIN, vite. Je ne l'exige pas!

ALICE. Vous verriez que c'est bien naturel.

BABOLIN. Naturel! (*A part.*) Une femme mariée depuis un an!.. madame Babolin était moins précocce.

ALICE. Tenez, monsieur Babolin, prenez cette lettre...

BABOLIN, la prenant. Pour votre mari?

ALICE. Le vicomte ne demeure qu'à deux pas d'ici... Allez le trouver.

BABOLIN. Vous dites?

ALICE. Remettez-lui cette lettre de ma part.

BABOLIN. Que je... permettez, Madame, permettez...

ALICE. Dites-lui que Marie m'a parlé de son amour.

BABOLIN, à part. Sa sœur fait les commissions!

ALICE. Que je l'approuve.

BABOLIN, à part. C'est révoltant!

ALICE. Et que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour qu'il attende le moins longtemps possible.

BABOLIN, à part. Mais c'est ignoble! (*Haut.*) Et vous croyez que moi, moi, l'ami de votre mari...

ALICE, s'éloignant et l'empêchant de parler. Oui, vous êtes l'ami de mon mari, je le sais... et c'est à ce titre que je dois tant de dévouement, je le sais encore... merci, merci, monsieur Babolin... croyez que je ne l'oublierai jamais; mais ne perdez pas une minute, les instants sont comptés, à bientôt, à bientôt. (*Elle sort vivement.*)

SCÈNE X.

BABOLIN, puis MARIE.

BABOLIN, seul. Allons! allons! allons! il faut venir à la campagne, pour voir de ces choses-là! Eh bien! une autre fois je me laisserai prendre au tableau du bonheur conjugal! Si elle croit que je vais la porter, sa lettre?... (*Il la met dans sa poche.*) Décidément, j'en ai assez... personne ne peut me retenir... et... (*Au moment où il va sortir, il rencontre Marie.*)

MARIE, avec mystère. Monsieur Babolin, je vous trouve à propos.

BABOLIN. Pardon, Mademoiselle, mais j'allais justement...

MARIE, regardant partout. Silence !.. restez et écoutez-moi.

BABOLIN. Mais...

MARIE. Vous êtes bon... j'ai un service à vous demander.

BABOLIN, à part. Encore !

MARIE. Vous êtes discret, j'ai un secret à vous confier.

BABOLIN, bondissant. Un secret ! Ah ! non, non, par exemple !

MARIE, le priant. Oh ! mon bon petit monsieur Babolin.

BABOLIN. D'abord, Mademoiselle, je ne suis pas bon ; ensuite, je ne suis pas discret... je rêve tout haut... et je ne veux rien savoir.

MARIE. Écoutez ; il y va du honneur de ma vie ; vous êtes l'ami de mon frère, le mien... voici le fait. J'aime un jeune homme et j'en suis aimée.

BABOLIN, à part. Elle aussi !

MARIE. Nous nous connaissons depuis un mois... et ce matin, il m'a fait sa déclaration.

BABOLIN, à part. On se croirait à Paphos. Je me serai trompé d'omnibus.

MARIE. Madame Delmas le sait, et elle approuve mon choix.

BABOLIN, à part. Avec ça qu'elle aurait le droit de ne pas approuver.

MARIE. Le mariage doit se faire prochainement, à ce que m'a dit madame Delmas.

BABOLIN, à part. Je puis écouter, au moins c'est moral.

MARIE. Comme nous sommes tous d'accord...

BABOLIN. Ah ! vous êtes d'accord ? eh bien, c'est charmant, et mon intervention me paraît inutile.

MARIE. C'est que...

BABOLIN. Vous aimez, on vous aime, on vous approuve, ça va tout seul ; je ne vois pas ce que j'ai à faire là dedans, et je m'en vais.

MARIE. Attendez donc.

BABOLIN. Il y a encore quelque chose ? (A part.) Allons, je vais m'asseoir. (Il se dirige vers une chaise.)

MARIE. Comme vous connaissez le jeune homme...

BABOLIN, revuant. Moi !

MARIE. Oui, c'est un de vos amis.

BABOLIN. Je ne crois pas.

MARIE. J'en suis sûre... Le vicomte de Mila... votre parrain du cercle.

BABOLIN, suffoqué. Hein ?.. platt-il ? qu'est-ce que vous dites ?

MARIE. Qu'avez-vous donc ?

BABOLIN. Le vicomte de Mila vous aime ?

MARIE. Assurément ?

BABOLIN. Vous l'aimez et vous voulez l'épouser ?

MARIE. Sans doute.

BABOLIN. Et madame Delmas approuve ce mariage ?

MARIE. Certainement !

BABOLIN, à part. La femme et la sœur !.. Oh ! c'est donc un Turc !

MARIE. Que dites-vous ?

BABOLIN. Moi ? rien, je trouve ça charmant. (A part.) C'est comme dans la Mère et la fille.

MARIE, d'un ton câlin. Vous êtes notre ami à tous et je me suis dit...

BABOLIN, l'imitant. Vous vous êtes dit ?

MARIE, de même. Je me suis dit : j'ai quelques explications à donner au vicomte, sur sa visite de ce matin... et M. Babolin voudra bien lui remettre une lettre de ma part.

BABOLIN, de même. Ah ! vous vous êtes dit ça, vous ?

MARIE. Alors je suis allée dans ma chambre écrire ce petit mot... le voilà... je vous le donne... (Elle le lui met dans la main.) Remettez-le lui le plus tôt possible et vous viendrez me dire l'effet qu'il aura produit.

BABOLIN, avec ironie. Ah ! il y a une réponse ?

MARIE, bas. Oui.

BABOLIN, se révoltant. Mademoiselle !

MARIE, sortant. A bientôt, mon bon petit monsieur Babolin ; vous êtes bien bon, bien gentil, et je vous aime bien. (Elle sort.)

SCÈNE XI.

BABOLIN seul, puis **DELMAS.**

BABOLIN. Ah ! oui, oui... Elle a raison, je suis bien gentil. (Il montre les deux lettres.) De simple citadin, me voilà devenu facteur... facteur rural... Ah ça, mais c'est un enfer que cette maison ! et j'y resterais une minute de plus ? Ah ! non... d'abord cette lettre avec l'autre. (Il les met dans sa poche.) Et puis, partons vite ; il n'est que temps.

DELMAS, l'arrêtant. Je te cherchais, Babolin.

BABOLIN, à part. A l'autre, maintenant.

DELMAS. Un mot, je te prie.

BABOLIN. Qu'as-tu donc, mon ami, tu es tout bouleversé.

DELMAS. Tu te trompes !..

BABOLIN. Je ne crois pas !..

DELMAS. Je te dis que tu te trompes.

BABOLIN. Comme tu voudras.

DELMAS. Babolin, j'ai une explication à te demander.

BABOLIN. A moi, mon ami ?

DELMAS. Oui, à toi.

BABOLIN. Ah ! c'est singulier. (A part.) Ah !..

DELMAS. Babolin, tu es mon ami ?..

BABOLIN. Certainement, mon ami. Mais est-ce que nous ne pourrions pas nous asseoir ?

DELMAS. C'est inutile... je sors de chez le vicomte de Mila; je ne l'ai pas trouvé, mais tu pourras sans doute me dire une partie de ce que je voulais savoir.

BABOLIN, *à part*. Je voudrais être rue Guénégaud.

DELMAS. Qu'as-tu donc?

BABOLIN. Rien.

DELMAS. Écoute-moi : Tu as été témoin...

BABOLIN. Moi? jamais, mon ami, jamais!

DELMAS. Laisse-moi achever! Tu as été témoin...

BABOLIN. Je t'assure que jamais...

DELMAS, *irrité*. Laisse-moi donc finir. Tu as été témoin ce matin de l'embarras de madame Delmas en voyant le vicomte de Mila; elle a refusé de me dire la cause de son trouble.

BABOLIN, *à part*. Je crois bien.

DELMAS. Tu dis?

BABOLIN. Rien.

DELMAS. Mais toi, Babolin, n'en connaîtrais-tu pas le motif?

BABOLIN, *avec un rire forcé*. Moi, mon ami, oh! quelle idée, comment veux-tu?

DELMAS. Oui, en effet, il serait assez extraordinaire que toi, mon ami, tu eusses présenté dans ma maison un homme qui, par exemple, t'aurait mis dans la confidence de ses projets amoureux.

BABOLIN. Oh! oh! mon ami! moi, moi! je... (*À part.*) Que ne suis-je rue... (*Haut.*) Comment as-tu pu croire?

DELMAS. Aussi ne l'ai-je pas cru... Sans cela, ce n'est point au vicomte que je me fusse adressé d'abord, mais à ce faux ami, assez hypocrite...

BABOLIN. Et [tu] aurais eu bien raison, par exemple! (*À part.*) Saprelotte!

DELMAS. Je n'accuse pas ma femme.

BABOLIN. Tu fais bien. (*À part.*) Le malheureux!

DELMAS. Elle est innocente.

BABOLIN. Parbleu! (*À part.*) Il me fait de la peine.

DELMAS. Innocente et incapable de tromper.

BABOLIN. Assurément. (*À part.*) Il a un bandeau sur les yeux; comme moi du temps de...

DELMAS. Mais toute réflexion faite, je ne saurais permettre qu'un homme qui a osé lever les yeux sur elle, ose ensuite se présenter chez moi.

BABOLIN. Comment! il a osé lever les yeux sur...

DELMAS. Je n'en suis pas encore certain, mais, cela étant, je compte sur toi.

BABOLIN. Pourquoi faire?

DELMAS. Pour être mon second.

BABOLIN. Ton second... (*À part.*) Je sentais ça depuis ce matin.

DELMAS. En pareil cas, si on ne se bat pas on est ridicule.

BABOLIN. Ça vaut mieux que d'être tué.

DELMAS. Ça n'est pas mon avis... Aussi, je

compte sur toi; et, de plus (*Il va à une table.*) Tu vas me rendre le service de porter cette lettre au vicomte.

BABOLIN, *à part*. Et de trois! On dirait qu'ils se sont donné le mot.

DELMAS. Je lui demande un rendez-vous, et si ses explications ne me satisfont pas... Tu comprends.

BABOLIN, *jouant l'ingénuité*. Non, mon ami...

DELMAS. Je le tue ou il me tue.

BABOLIN, *à part*. J'avais bien compris.

DELMAS. Et si je succombe, tu me vengeras... n'est-ce pas, Babolin?

BABOLIN. Moi!.. Ah! mais un instant.

DELMAS. C'est dit.

BABOLIN. C'est dit, c'est dit... mais ce n'est pas fait.

DELMAS. Hein?..

BABOLIN. Et puis, le vicomte est mon ami aussi. Et il est très-fort à l'épée et au pistolet.

DELMAS. Écoute, de deux choses l'une; ou tu es mon ami ou tu es le sien. Si tu es le mien, tu seras mon témoin; si tu es son complice, c'est à toi que je vais avoir affaire. Choisis.

BABOLIN. J'aimerais mieux autre chose.

DELMAS, *violemment*. Babolin!

BABOLIN. C'est bon, mon Dieu! je serai ton témoin.

DELMAS. C'est bien! je cours chercher mes armes!

Air de *Lucie*.

Je vais, dans ma rage,
Oui, dans l'instant,
Sur l'insolent
Venger mon outrage,
Fût-ce au prix de mon sang!

BABOLIN.

Je blâme ton envie
D'aller risquer ta vie;
Mais dans un jour de pluie
Le terrain
Est bien malsain!

ENSEMBLE.

DELMAS.

Je vais, dans ma rage, etc.

BABOLIN.

Il vent, dans sa rage,
Oui, dans l'instant,
Sur l'insolent
Venger son outrage;
Dieu! qu'il est imprudent!

SCÈNE XII.

BABOLIN, *seul, se montant par degré*. Attends-moi, mon bonhomme, attends-moi... tu m'attendras longtemps. (*Montrant ses lettres.*)

Trois lettres!.. cette maison est une succursale de la petite poste... Ah! je voudrais bien savoir ce que je suis venu faire ici, par exemple! tiens, mais au fait, je suis venu pour m'amuser, me distraire, respirer l'air à mon aise, boire du laitage... enfin, pour passer une journée agréable... il est gentil, l'agrément... Moi, Babolin, l'homme le plus doux, le plus pacifique, le plus heureux de la terre... depuis mon veuvage, je me trouve en une heure la proie d'une femme adultère, d'un mari jaloux, d'un infâme séducteur, d'une jeune première en délire, et tout cela, pour avoir quitté Paris pendant vingt-quatre heures!... qu'est-ce que je dis, donc, pendant vingt-quatre heures!.. pendant deux heures!.. sans compter la manière pittoresque dont je... dont je s... dont je suis... atchi! (*Il étérnué.*) dont je suis arrivé... atchi! Allons, bon, me voilà enrhumé du cerveau, maintenant; il ne me manquait plus que ça... et je resterais plus longtemps dans cette caverne, dans cet antre de l'enfer! Oh! cette fois, il n'y a pas de puissance humaine qui pourrait m'y contraindre. Adieu, maison maudite! adieu, pays maudit! adieu, maudit Neuilly! je pars... je... atchi!.. (*Le vicomte entre par le fond.*)

SCÈNE XIII.

BABOLIN, LE VICOMTE DE MILA.

MILA. Ah! mon cher Babolin, je suis le plus heureux des hommes!

BABOLIN. Eh bien! tant mieux.

MILA. Vous sortez?

BABOLIN. Est-ce que vous avez aussi à me parler, vous; voyons, donnez-moi votre lettre, encore s'en.

MILA. Ma lettre? qu'est-ce que vous prend donc? Figurez-vous, mon cher ami, que je viens de la voir dans le parc; mais elle s'est enfuie si rapidement que...

BABOLIN. Pourquoi me dites-vous cela?

MILA. Vous le saurez; mais pourriez-vous dire à madame Delmas que je désire avoir avec elle un entretien particulier?

BABOLIN, *au comble de la fureur*. Ah ça, mais! pour qui me prend-on donc, ici! est-ce que ça va durer encore longtemps?

MILA. Qu'avez-vous, mon ami? vous paraissez hors de vous.

BABOLIN. C'est hors d'ici que je voudrais être.

MILA. Dites-moi, au moins, ce que vous avez?

BABOLIN, *de même*. Ce que j'ai! ce que j'ai! vous me demandez ce que j'ai? je suis furieux! je suis exaspéré! je suis sur le point d'éclater!

MILA. Calmez-vous! et écoutez-moi.

BABOLIN. Que je me calme, mais je ne peux pas

me calmer! que je vous écoute, mais je ne veux pas vous écouter! Je ne veux qu'une seule chose, m'en aller de cette maison et n'y plus revenir, sous aucun prétexte.

MILA. Pourquoi?

BABOLIN, *fox furieux*. Pourquoi? pourquoi? il me demande pourquoi? parce que ce qui se passe ici.. et vous-même... monsieur le vicomte... une femme mariée... une fille séduite... depuis un an à peine... une explication... un duel... un rhume de cerveau... atchi!.. en moins d'une heure!.. atchi!... et trois lettres que j'oubliais... atchi! (*Le vicomte rit aux éclats.*) Tenez, les voilà... trois lettres... à votre adresse.

MILA. Ah ça, mon ami, mais vous êtes...

BABOLIN. Je ne sais plus ce que je suis... ni où j'en suis... j'ai froid... j'ai chaud... j'étouffe... j'ai besoin de prendre l'air... et... atchi! je...

Air de *Léocadie*.

Je veux... atchi!

MILA.

Mais c'est du délire.

BABOLIN.

Je veux... atchi!]

M'éloigner d'ici.

MILA.

Avant

Pourtant

Vous allez me dire
D'où vient chez vous
Un pareil courroux.

BABOLIN.

Monsieur le vicomte,
Le rouge me monte,
Vous n'avez pas honte,
Vous osez... atchi!

MILA, *riant*.

Ah! ah!

BABOLIN.

Assez de contrainte,
Mettons bas la feinte,
Oui, je vais sans crainte,
Vous parler... atchi!

ENSEMBLE.

BABOLIN.

Je veux... atchi!

MILA.

Mais c'est du délire!
Vouloir ainsi
S'éloigner d'ici!

Avant

Pourtant, etc.

(*Babolin sort furieux en étérnuant.*)

SCÈNE XIV.

MILA, *seul*, puis ALICE.

MILA. Mais il est fou, ce brave Babolin ! voyons ces trois lettres... de Marie... elle désire me parler devant sa sœur... Oui, certes, M. Delmas me prie de passer chez lui. Très-bien, m'y voilà. Madame Delmas veut me voir aussi ? allons, je suis désiré dans la maison... Ah ! voici madame Delmas.

ALICE. Je vous remercie d'être venu, monsieur le vicomte, je vous ai fait tantôt un accueil, si peu digne de vous, que...

MILA. Vous avez trop de bonté, Madame ; car j'avoue qu'en me présentant chez madame Delmas, je ne croyais pas trouver en elle mademoiselle Alice de Mauroy.

ALICE. Ecoutez-moi, mon ami, et parlez-moi franchement. Mon départ de Naples, vous a bien courroucé, n'est-ce pas ?

MILA. Il m'a suriout affligé, Madame.

ALICE. Je le comprends ; et pourtant, je ne mérite pas que vous me jugiez comme la plus légère et la plus ingrate des femmes, je vous le jure, j'ignorais en parlant...

MILA. Mon duel !

ALICE. Complètement.

MILA. Et vous m'avez regretté ?

ALICE. Comme un ami, comme un frère, et ce titre, vous pouvez l'obtenir aujourd'hui.

MILA. Quoi ! vous savez ?

ALICE. Que vous aimez ma sœur, je le sais... et je vous servirai... et je vous répons du succès... Marie vous aime.

MILA. Elle vous l'a dit ?

ALICE. Ce matin... et si, vous me jurez de la rendre heureuse, je vous la donne, me le promettez-vous ?

MILA. Moi ! mais si je ne la rendais pas heureuse, ce n'est pas elle seulement qui souffrirait, ce serait ma sœur, ce serait vous... (*Elle lui tend la main, Mila y dépose un baiser.*)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, BABOLIN.

BABOLIN, *qui entrain précipitamment, s'arrête en voyant Mila baiser la main d'Alice.* Ah ! c'est trop fort !.. sous le toit conjugal !

MILA. Ah ! c'est vous, Babolin, je vous croyais parti.

BABOLIN. Fuyez... fuyez !..

MILA. Fuir ! et pourquoi ?

BABOLIN. Votre mari me suit, Madame.

ALICE. Tant mieux, j'ai justement à lui parler.

BABOLIN, *à part.* A-t-elle un aplomb ! (*Haut.*) Comment, Madame, vous riez quand la jalousie de votre mari peut causer un sinistre.

ALICE, *ravie.* Il est donc jaloux ?

BABOLIN. Comme un tigre, Madame ; comme... Il est furieux... il est armé, Madame ! il cherche le vicomte.

MILA. Moi ?.. je cours...

DELMAS, *paraissant au fond.* Inutile, Monsieur.

BABOLIN. Ah ! trop tard !.. (*Il court à Delmas.*)

ALICE, *bas, à Mila.* Restez et laissez-moi répondre !..

SCÈNE XVI.

DELMAS, ALICE, BABOLIN, MILA.

BABOLIN. Mon ami, mon ami, du calme... de la philosophie... aiez-en... au nom de l'amitié.

DELMAS, *le repoussant.* De l'amitié ! vous osez invoquer ce mot, vous qui avez amené chez moi...

BABOLIN. Mon ami ! écoutez-moi, je t'assure...

DELMAS. Je n'écoute rien ! et plus tard, Monsieur, vous me rendrez raison...

BABOLIN. Comment ! tu me provoques ? (*Éclatant.*) Ah ! c'est trop fort, à la fin ! il est un terme à tout, même à la modération ; et puis que tu ne veux rien entendre, puisque tu veux te battre avec moi... eh bien ! eh bien ! non !.. je ne me battrai pas ! ça n'est pas dans mes habitudes.

DELMAS. Je saurai bien vous y contraindre... et vous, Madame, vous ne répondez pas ?

ALICE. Mais que vous importe ma conduite, Monsieur ? ne suis-je pas libre comme vous ?

BABOLIN, *à part.* Elle est bonne, celle-là.

DELMAS. Pardonnez-moi, Madame, il m'importe beaucoup.

ALICE. Et pourquoi, s'il vous plaît ?

DELMAS. Parce que vous êtes ma femme... parce que... je vous aime, Madame, vous le savez bien, et enfin, parce que... parce que je suis jaloux. (*Entre Marie.*)

ALICE, *avec joie.* Vous, jaloux ? oh ! merci, Monsieur ; j'ai bien souffert ; mais voilà un mot qui efface le passé.

DELMAS. Que signifie ?

BABOLIN, *à part.* Madame Babolin n'était que de la Saint-Jean !..

ALICE. Vous saurez, d'abord, que je n'ai jamais aimé que vous, vilain... jaloux. (Oh ! que je suis heureuse de pouvoir vous appeler ainsi !)

BABOLIN, *à part.* Oui, oui, crois ça, toi !

ALICE. Quant au vicomte de Mila, il me remerciait d'un cadeau que je venais de lui faire.

DELMAS. Un cadeau ?

BABOLIN, *à part.* Ils se font des cadeaux.

MILA. Oui, Monsieur, la main de votre sœur, que j'aime...

ALICE, *prenant Marie par la main.* Et qui le lui rend bien.

DELMAS. Serait-ce possible ! (*A Babolin.*) Ah çà, qu'est-ce que tu venais donc me conter, toi ?

BABOLIN. Moi ? je ne t'ai rien conté du tout.

ALICE. Me croyez-vous, mon ami ?

MARIE, *vivement.* Oui, oui, vous pouvez la croire.

DELMAS. Parbleu ! je suis trop heureux de te croire.

MARIE. Eh bien ! mon frère, vous aviez parié que vous ne seriez jamais jaloux... qui a gagné ?

DELMAS. Tout le monde.

BABOLIN. Excepté moi... (*Éternuant.*) Atchi !.. ah ! si, j'oubliais... j'ai gagné un rhume de cerveau. (*Il prend une chaise, se place au milieu, et s'assied.*)

DELMAS. Et maintenant ! vicomte, nous finissons la saison ici, tous les quatre, en famille... et si notre ami Babolin veut passer une journée agréable, il arrive à Neuilly et trouve deux ménages heureux, au lieu d'un.

BABOLIN. Oui, c'est-à-dire, que je m'amuserai deux fois autant qu'aujourd'hui... Oh ! non, ce

serait trop. Ça serait dans le cas de me rendre malade... il faut être raisonnable. (*Au public.*)

CHŒUR FINAL.

Air d'*Haydée.*

Au loin la tristesse,
Les soupçons jaloux !
Et que l'allégresse
Règne parmi nous.

Parlé. Ah ! pardon ! vous permettez. (*Il va prendre sa chaise, s'assied devant le trou du souffleur, et reprend.*)

Air du *Charlatanisme.*

Je fus trempé comme un voleur,
Après avoir eu froid, j'écume,
On m'a traité comme un facteur ;
Et je m'en vais avec un rhume.
Messieurs, dans un pareil chaos,
Que votre bonté me soulage,
En faisant tomber sur mon dos
Une avalanche de bravos...
Sauvez-moi d'un dernier orage. (*bis.*)

FIN.